

PEDRO ALMODÓVAR

LE DERNIER RÊVE

RÉCITS



Flammarion

Le dernier rêve

Pedro Almodóvar

Le dernier rêve

récits

Traduit de l'espagnol par Anne Plantagenet

Flammarion

Titre original : *El último sueño*
Éditeur original : Reservoir Books,
une marque de Penguin Random House Grupo Editorial
© 2023, Pedro Almodóvar
© 2023, Penguin Random House Grupo Editorial, S.A.U.,
Travessera de Gràcia, 47-49, 08021 Barcelona
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2024
ISBN : 978-2-0804-6245-9

*Pour Lola García,
mon frère Agustín et Jonás Peiró*

« Et elles contenaient le compte rendu d'instantants dont il gardait précieusement le souvenir, mais qu'il ne pouvait partager avec personne. Des regards fortuits adressés à des jeunes gens repérés dans le public de ses conférences, ou croisés lors d'un concert. Des regards parfois réciproques, et éloquents alors dans leur intensité. Il appréciait les hommages publics et les vastes auditoires qui se déplaçaient pour l'écouter, mais c'étaient en définitive toujours ces rencontres furtives et silencieuses qui lui restaient en mémoire. Ne pas noter dans son journal le message transmis par l'énergie secrète d'un regard, aurait été impensable. »

Colm TÓIBÍN, *Le Magicien*

INTRODUCTION

J'ai toujours refusé d'écrire mon autobiographie, bien qu'on me l'ait souvent proposé. On m'a également proposé de l'écrire à ma place, mais j'éprouve, encore aujourd'hui, une sorte d'aversion à l'idée d'un livre qui parlerait intégralement de moi en tant qu'individu. Je n'ai jamais tenu de journal intime : chaque fois que j'ai essayé, je n'ai pas dépassé la deuxième page. Ce livre constitue donc ma première contradiction. C'est ce qui ressemble le plus à une autobiographie morcelée, incomplète et quelque peu cryptique. Cependant, je crois que le lecteur finira par y trouver beaucoup d'informations sur moi comme réalisateur, comme affabulateur (écrivain), et sur la façon dont tout se mélange dans ma vie. Mais il y a d'autres contradictions dans ce que je viens d'écrire : je n'ai jamais été capable de tenir un journal et pourtant figurent ici quatre textes qui démentent cette affirmation : celui sur la mort de ma mère, ma visite à la chanteuse mexicaine Chavela Vargas à Tepoztlán, la chronique d'un jour vide et « Un mauvais roman ». Ces quatre textes sont des

captures de ma vie à l'instant où je la vivais, sans une once de distance. Ce recueil de récits (je donne le nom de récit à tout, sans faire de distinction entre les genres) montre le lien étroit entre ce que j'écris, ce que je filme et ce que je vis.

Les récits inédits ont été conservés parmi un tas de textes, à mon bureau, par Lola García. Lola est mon assistante dans ce domaine et dans beaucoup d'autres. Elle a regroupé ces récits après les avoir récupérés dans de vieilles pochettes bleues qu'elle a sauvées du chaos au cours de mes innombrables déménagements. Avec Jaume Bonfill, ils ont décidé de les ressortir au grand jour. Je ne les avais jamais relus : Lola les avait archivés et je les avais oubliés. Après toutes ces décennies, il ne me serait pas venu à l'esprit de me replonger dedans si elle ne me l'avait pas suggéré. Avec un certain bon sens, Lola en a sélectionné quelques-uns, pour voir comment je réagissais. Dans les moments creux, entre la préproduction et la postproduction de *Strange Way of Life*, je me suis distrait en les relisant. Je ne les ai pas retouchés : ce qui m'intéressait c'était me souvenir, me souvenir de ces textes tels qu'ils avaient été écrits en leur temps, et constater combien ma vie et tout ce qui m'entoure avaient changé depuis que j'ai quitté le lycée avec mes deux bacs en poche.

Je me savais écrivain depuis l'enfance. J'ai toujours écrit. Si je n'ai jamais eu de doute quant à ma vocation littéraire, en revanche je n'ai jamais été sûr de la réussite de mes écrits. Je parle de ma passion pour la littérature et l'écriture dans deux

INTRODUCTION

récits, « Vie et mort de Miguel », rédigé au cours de quelques après-midi entre 1967 et 1970, et « Un mauvais roman », qui date de 2023.

Je me suis réconcilié avec certains d'entre eux et me suis rappelé comment et où je les avais écrits. Je me revois dans le patio de la maison familiale à Madrigalejo, sous une treille, en train de taper sur une Olivetti « Vie et mort de Miguel », à côté d'un lapin écorché et suspendu à une corde en guise de tue-mouches des plus répugnants. Ou écrivant en cachette dans les bureaux de Telefónica, au début des années 1970, une fois mon travail terminé. Ou encore, bien sûr, dans les différentes maisons où j'ai vécu, écrivant près d'une fenêtre.

Ces récits sont un complément à mes travaux cinématographiques : parfois ils m'ont servi de reflet immédiat du moment que je vivais alors, ou sont devenus des films bien plus tard (*La Mauvaise Éducation*, certaines scènes de *Douleur et Gloire*) ; ou bien ils finiront par le devenir.

Ce sont tous des récits initiatiques (je considère cette étape toujours en cours) et beaucoup d'entre eux sont nés pour chasser l'ennui.

En 1979, je crée un personnage débordant, dans tous les sens du terme, Patty Diphusa (« Confessions d'une sex-symbol »), et j'inaugure le XXI^e siècle avec le récit du premier jour de ma vie après la mort de ma mère (« Le dernier rêve »). Dans tous les textes postérieurs (y compris « Amer Noël », où je me permets d'inclure un *set piece* sur Chavela Vargas, dont la voix apparaît de façon indélébile dans plusieurs

de mes films), je dirais que je tourne le regard sur moi-même et deviens le nouveau personnage de « Adieu, volcan », « Souvenir d'un jour vide » et « Un mauvais roman ». Ce nouveau personnage, moi-même, est l'opposé de Patty, même si nous formons la même personne. Au XXI^e siècle, je suis quelqu'un de plus sombre, plus austère et plus mélancolique, avec moins de certitudes, plus d'insécurité et de peurs : c'est là que je trouve mon inspiration. Preuve en sont les films que j'ai réalisés, en particulier au cours des six dernières années.

Tout est dans ce livre ; je découvre aussi qu'à peine arrivé à Madrid, au début des années 1970, j'étais déjà celui que je deviendrais : le texte « La visite » s'est transformé en 2004 en un film, *La Mauvaise Éducation*, et si j'avais eu assez d'argent j'aurais commencé comme réalisateur avec « Jeanne, la Belle au bois dément » ou « La cérémonie du miroir », puis j'aurais enchaîné avec les films que j'ai faits ensuite. Mais il y a encore des récits antérieurs à mon arrivée à Madrid, composés entre 1967 et 1970 : « La rédemption » et « Vie et mort de Miguel », que j'ai déjà mentionné. Dans ces deux textes je reconnais, d'une part, que je viens de quitter le lycée et, de l'autre, l'angoisse de ma jeunesse, la peur de rester prisonnier au village et le besoin de fuir le plus vite possible pour venir à Madrid (j'ai passé ces trois années avec ma famille à Madrigalejo, province de Cáceres).

J'ai voulu laisser ces textes tels quels, mais je n'ai pas résisté, je l'avoue, à reprendre « Vie et mort de Miguel » ; le style me paraissait trop ampoulé et je

INTRODUCTION

l'ai un peu retouché, en respectant le ton originel. C'est un récit dont la lecture, après plus de cinquante ans, m'a surpris. Je me rappelais parfaitement l'idée initiale de ce texte : raconter la vie à l'envers. En cela résidaient son essence et, si je puis dire, son originalité. Des années plus tard, j'ai cru qu'on m'avait plagié dans *Benjamin Button*. L'histoire en soi est conventionnelle et correspond à ma trajectoire personnelle, aussi pauvre qu'elle l'était alors. L'important, c'était l'idée. Lorsque je relis ce texte aujourd'hui, je m'aperçois qu'il parle principalement de la mémoire et de l'impuissance face au temps qui passe. J'y songeais sans doute en l'écrivant, mais je l'avais oublié et cela m'étonne. L'éducation religieuse est encore présente dans tous mes écrits des années 1970.

Le changement radical se produit en 1979 avec la création de Patty Diphusa ; je n'aurais pas pu inventer ce personnage avant le tourbillon de la fin des années 1970, ni après. Je me suis revu devant la machine à écrire, touchant à tout, vivant et écrivant à une vitesse vertigineuse. Le XX^e siècle s'achève pour moi avec « Le dernier rêve », le premier jour de ma vie sans ma mère ; j'ai voulu inclure ce court récit car je pense que ces cinq pages figurent parmi ce que j'ai écrit de mieux jusqu'à présent. Je ne suis pas un grand écrivain pour autant ; je le serais si j'avais réussi à écrire au moins deux cents pages du même calibre. Pour que je puisse écrire « Le dernier rêve », il a fallu que ma mère meure.

Au-delà du lien entre « La visite » et *La Mauvaise Éducation*, on trouve dans ces textes de nombreux thèmes qui apparaissent dans mes films et les caractérisent. L'un d'eux est mon obsession pour *La Voix humaine* de Cocteau, qu'on voyait déjà dans *La Loi du désir* et était à l'origine de *Femmes au bord de la crise de nerfs*, qui a resurgi dans *Étreintes brisées* et a fini par devenir *The Human Voice*, avec Tilda Swinton, en 2021. J'évoque également dans « Trop de changements de genre » un élément-clé de *Tout sur ma mère* : l'éclectisme, le mélange non seulement de genres, mais aussi d'œuvres qui m'ont marqué : outre le monologue de Cocteau, on peut citer *Un tramway nommé Désir*, de Tennessee Williams (ma société de production s'appelle El Deseo – Le Désir), et *Opening Night*, le film de John Cassavetes. Tout ce qui tombait entre mes mains ou est passé devant mes yeux, je me le suis approprié et l'ai intégré à quelque chose de personnel, sans aller jusqu'aux extrêmes du personnage de León dans « Trop de changements de genre ».

En tant que réalisateur, je surgis en pleine explosion postmoderne : les idées viennent de partout ; tous les styles et époques cohabitent, il n'y a ni préjugés de genre ni ghettos. Le marché n'existait pas non plus, seul comptait le désir de vivre et de faire des choses. C'était le bouillon de culture idéal pour quelqu'un qui, comme moi, voulait bouffer le monde.

Je pouvais m'inspirer des patios manchegos où j'ai passé ma petite enfance, ou de la salle obscure

INTRODUCTION

madrilène du Rock-Ola, en passant, s'il le fallait, par les recoins les plus sinistres de ma seconde enfance dans une prison-école salésienne. Des années troubles et lumineuses à la fois, car l'horreur salésienne avait comme bande-son les messes en latin où j'étais soliste du chœur (*Douleur et Gloire*).

Je peux dire aujourd'hui que ce sont les trois lieux où je me suis formé : les patios manchegos où les femmes faisaient de la dentelle au fuseau, chantaient et jasaient sur tout le village ; la nuit madrilène, explosive et excessivement libre, de 1977 à 1990 ; et la ténébreuse éducation religieuse que j'ai reçue des salésiens au début des années 1960. Tout se trouve concentré dans ce volume, avec quelques compléments : le Désir, non seulement en tant que producteur de mes films, mais aussi folie, révélation et loi à laquelle nous devons nous soumettre, comme si nous étions les personnages d'un boléro.

LA VISITE

Dans une rue d'une petite ville d'Estrémadure, une fille de vingt-cinq ans environ attire l'attention des passants à cause de sa tenue extravagante. C'est le milieu de la matinée et ses vêtements tape-à-l'œil se révèlent à la lumière du soleil encore plus inappropriés. Mais elle marche, imperturbable, indifférente aux regards des piétons étonnés. Comme si elle accomplissait un vieux plan prémédité, la fille se déplace avec une grande assurance. Sa robe, son chapeau et d'autres accessoires sont identiques à ceux de Marlene Dietrich dans *La Femme et le pantin* lorsqu'elle tente de séduire un important fonctionnaire afin d'obtenir un passeport pour Cesar Romero et elle. Plus qu'une évocation, les mouvements de la jeune femme sont une copie conforme de ceux de la célèbre star. Cette image sophistiquée et anachronique, dans le décor de la petite ville, paraît parfaitement irréaliste et scandaleuse.

La femme s'arrête devant la porte d'une école salésienne et entre dans le bâtiment sans se départir de son assurance. Il n'y a pas la moindre hésitation

dans son attitude, elle avance comme si l'école lui était familière. Un prêtre sort de la loge d'accueil pour venir à sa rencontre, stupéfait :

— Mademoiselle ? Je peux vous aider ? lui demande-t-il, très mal à l'aise.

— Je voudrais voir le père directeur, répond la jeune femme avec un aplomb écrasant.

Le prêtre, au bord de l'épouvante, déclare sans aucune conviction :

— J'ignore s'il est dans l'établissement.

— À cette heure il est dans son bureau, je le sais.

Malgré le ton catégorique avec lequel la fille s'exprime, son assurance efface la provocation que pourraient contenir ses paroles. Le prêtre la contemple de la tête aux pieds sans savoir quoi dire. Il ne devrait pas la laisser entrer, sa tenue est des plus scandaleuses, rumine-t-il en silence.

— Écoutez, c'est une école de jeunes garçons et...

— Et quoi ?

— Vous... cette robe...

— Qu'est-ce qu'elle a ma robe ? — la fille s'examine comme si elle craignait d'avoir une tache ou un accroc. Elle ne vous plaît pas ?

— Ce n'est pas ça...

— Alors quoi ? Vous n'allez pas me dire que vos élèves n'ont jamais vu de femme.

— Mademoiselle !

Elle lui coupe la parole :

— Le père directeur est-il dans son bureau, oui ou non ?

— Je ne sais pas s'il peut vous recevoir en ce moment.

— Je suis là pour une affaire urgente, qui le concerne autant que moi. Mais inutile de me montrer le chemin, je connais les lieux, j'ai un frère qui a été élève ici et je suis souvent venue le voir.

Sans attendre sa réaction, elle s'élançait dans l'étroit couloir qui mène à la cour. Le prêtre lui emboîte le pas, inquiet.

— Mademoiselle ! Mademoiselle !

— C'est au fond, la porte de gauche, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet, concède le prêtre hébété en la regardant s'éloigner.

Il n'y a personne dans la cour, c'est un jour de congé et la plupart des élèves internes ne sont pas là, ils sont en ville. Il reste juste les punis et les studieux. La fille descend ostensiblement les marches de la cour et se dirige vers la porte que lui a indiquée le prêtre. Elle frappe deux ou trois fois, sèchement, et attend. Entrez, ordonne une voix à l'intérieur. Elle obéit. Un prêtre d'environ quarante-cinq ans est assis à son bureau. À sa vue, il ne peut cacher sa stupeur.

— Qui êtes-vous ?

— Ne me regardez pas comme ça. Je suis la sœur d'un de vos anciens élèves et je suis venue vous voir de sa part — elle sourit avec désinvolture.

Le père directeur s'adresse à elle contrarié, mais curieux.

— De quel élève s'agit-il ?

— Luis Rodríguez Bahamonde.

En entendant ce nom, le prêtre change d'expression et observe la jeune femme plus attentivement, faisant abstraction de sa tenue pour trouver en elle un détail lui certifiant qu'elle dit la vérité.

— Vous êtes la sœur de Luis ? demande-t-il, enthousiaste – la fille acquiesce froidement. J'ai été un grand ami de votre frère, pour moi ce n'était pas un élève comme les autres.

Les paroles du prêtre laissent transparaître une évidente nostalgie.

— Je suis venue vous parler de lui.

— Je m'en réjouis beaucoup. Ça fait si longtemps que je ne l'ai pas vu ! Nous étions très proches... Mais dès qu'ils quittent l'école, les garçons nous oublient totalement. Je lui ai même écrit quelques lettres pour prendre des nouvelles, mais il ne m'a jamais répondu. Comment va-t-il ? Il a dû beaucoup changer, j'imagine, ce doit être un homme maintenant. En vous regardant mieux, je m'aperçois que vous lui ressemblez assez, vous avez les mêmes yeux.

La fille écoute, sérieuse, silencieuse.

— Du fait de ma vocation, je n'ai pas eu d'enfants, évidemment, mais comme tout homme j'éprouve le besoin de protéger et de former ceux qui commencent dans la vie – il marque une légère pause, la fille le scrute sans ciller, il s'en rend à peine compte, plongé dans ses souvenirs. Votre frère Luis était comme un fils pour moi. Je suis très content que vous soyez venue. Comment vous appelez-vous ?

— Paula.

— Vous avez beaucoup de choses à me raconter. Mais d'abord dites-moi pourquoi vous êtes venue.

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

— Quoi ?

— Mes parents sont morts dans un accident de voiture il y a quelques mois.

— Quelle horreur ! Je suis désolé.

Le père directeur semble vraiment bouleversé. Depuis que Paula est entrée dans son bureau, il s'est efforcé de ne pas tenir compte de son étrange tenue. C'était la sœur de Luis, et cette idée le réjouissait tellement... Mais maintenant qu'il a appris la mort de ses parents, sans parler de la froideur avec laquelle elle la lui a révélée, il trouve son attitude incompréhensible, en particulier le fait qu'elle porte cette robe saugrenue et inappropriée. Pour ne pas aggraver la situation, il prend sur lui, s'abstenant de tout commentaire, et cette retenue ôte à la conversation l'amabilité qu'il aurait souhaitée.

— Comme vous pouvez l'imaginer, ça a été un choc atroce, continue Paula. Les derniers mois ont été insupportables. Je commence tout juste à retrouver des forces pour lutter.

Dans la bouche de Paula, moulée dans sa robe luxurieuse, ces mots sonnent faux, mais le ton imposant qu'elle emploie interdit toute objection.

— Dieu vous aidera, reposez-vous sur Lui, vous n'êtes pas seuls.

Tous deux gardent le silence un moment. Soudain, le prêtre l'interroge :

— Et Luis, comment a-t-il réagi à... ?

— Il était avec eux, aucun des trois n'a survécu.

— Mon Dieu ! Luis !

Pour le prêtre, c'est la pire chose qu'il pouvait imaginer. Il reste immobile à son bureau, regardant Paula hébété. Ce n'est pas elle qu'il voit, mais Luis. Tandis qu'il répète son prénom, son visage se couvre de larmes. Hiératique, Paula l'observe sans émotion. Plusieurs minutes passent ainsi.

— Pardonnez-moi. J'aimais beaucoup votre frère. Si j'avais eu un fils, je ne l'aurais pas aimé davantage. Je l'ai vu grandir, se former, c'est affreux. Quel âge avait-il ?

— Vingt-quatre ans.

Le père directeur est complètement accablé. La nouvelle est pour lui un véritable traumatisme. La robe de Paula lui paraît de plus en plus ridicule et inopportune ; par ailleurs, le détachement avec lequel elle lui raconte ses malheurs l'irrite. Comment peut-elle annoncer la mort de ses parents et de son frère avec une telle indifférence ? Assise en face de lui, Paula semble incroyablement au-dessus de tout, comme si même la mort ne pouvait pas l'affecter. Que cache une telle démonstration d'arrogance ?

— Je vous ai apporté une des dernières photos de lui, j'ai pensé que vous aimeriez la conserver.

— Oh oui, bien sûr.

Dès le premier instant, le prêtre sait qu'il ne doit pas trop afficher ses sentiments envers son ancien élève avant de connaître un peu mieux les intentions de Paula, mais son besoin de parler de Luis était tel qu'il n'a pas fait d'efforts pour réprimer ses réactions.